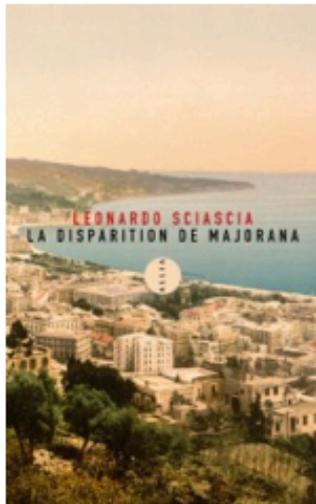


L'accoudeur, le 31 janvier 2012

La Disparition de Majorana, de Leonardo Sciascia – éd. Allia

Publié le 31 janvier 2012 par [Mikaël Demets](#)



Ettore Majorana était un génie. Un génie précoce même. De ceux pour qui la science est intuitive. De ceux qui trouvent, pendant que les autres cherchent. Au point que certaines de ses théories, imaginées au cours des années 1930, ne furent comprises qu'une vingtaine d'années plus tard. Beaucoup voyaient en lui le prodige de la physique du XXe siècle, à l'heure où l'on commençait à balbutier des hypothèses atomiques qui déboucheraient bientôt sur Nagasaki et Hiroshima. Admiré par les prix Nobel Werner Heisenberg et Enrico Fermi, avec lesquels il travailla, Ettore Majorana ne fut pourtant pas le messie annoncé. A la fin du mois de mars 1938, à 32 ans seulement, il disparaît. Son corps ne fut jamais retrouvé.

Dans ce cours roman paru en 1975 (et que, pour l'anecdote, Pasolini avait sur lui le jour de sa mort), Leonardo Sciascia revient sur cette destinée tronquée. Malgré quelques témoignages troublants, la fainéante police de Mussolini conclut rapidement à un suicide. D'autres avancent des hypothèses plus osées : un enlèvement par une puissance étrangère, motivé par la course à l'armement des années 1930. Voire à une histoire de mafia – Sicile oblige – puisqu'à l'époque, l'organisation « *se consacrait à la traite des physiciens comme à la traite des blanches* ». En reconstruisant minutieusement la réalité, et avec l'aide de la fiction, l'écrivain sicilien bâtit un « roman policier philosophique », fascinant et lumineux, pour déboucher sur une toute autre conclusion.

Fruit de recherches poussées, nourri de l'analyse précise des mots du physicien que Sciascia dissèque, triture, compare, *La Disparition de Majorana* parvient rapidement à faire de ce mystérieux fait divers une réflexion brillante sur une époque où le monde est sur le point de basculer. Avec son ironie mordante et une érudition rigoureuse, l'auteur du *Jour de la chouette* donne peu à peu à son texte des allures de pamphlet contre la science. Car à ses yeux, Ettore Majorana a *volontairement* disparu. Non parce qu'il était suicidaire ou asocial, mais parce que, esprit trop en avance sur son temps, il avait tout vu. Anticipé. Compris que, si la recherche continuait sur la voie de l'atome, dans le climat délétère de l'entre-deux guerres, cela ne pouvait déboucher que sur une catastrophe.

Comme l'explique la réponse de Sciascia à ses détracteurs, que l'éditeur a eu la bonne idée d'inclure dans ce volume avec un article critique d'un collègue de Majorana, le XXe siècle a vu la science – et donc, une grande partie des scientifiques – sacrifier au progrès leur responsabilité morale. Majorana, lui, a choisi de se volatiliser. De « *refuser la science* », en espérant, si ce n'est bloquer les recherches, au moins retarder l'échéance de la création d'une force terrifiante qui bouleversera l'humanité. Et que l'homme, à l'heure de Fukushima, n'est effectivement toujours pas capable de maîtriser.

Réédition, traduit de l'italien par Mario Fusco, 114 pages, 9 euros.